L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 mars 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	70	19
Midi.....	76	22
3 P. M.....	80	24
6 P. M.....	80	24

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Une Aventure de Bal Masqué.
La Vie Mondaine d'autrefois
Les Petits Souliers.
Le Tringuet.
Punch d'Adieu. Les Mariages Manqués.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Pâques sanglantes.
Cloches de Pâques.

Choses et Autres.

Il nous est permis, un jour comme celui-ci, un Dimanche de Pâques, d'entretenir nos lecteurs de tous autres sujets que de la politique, des grèves, des crimes, enfin de tout ce qui peut contrister le cœur.

Quelle que soit la foi que l'on professe, à quelque Eglise que l'on appartienne, Pâques est un jour de fête pour tous, et la première à le proclamer est la Nature qui, pour la circonstance, se montre à nous souriante et sous une toilette nouvelle.

En effet, l'hiver rigoureux que nous venons de traverser est déjà si loin de nous que le désagréable souvenir que nous en avons gardé s'effacera bientôt de nos mémoires pour y être remplacé par l'actualité.

Dans les églises catholiques, les fidèles iront entendre proclamer la Résurrection; les temples des autres croyances religieuses recevront, eux aussi, des visites nombreuses ; partout les cœurs s'ouvriront aux sentiments les meilleurs; les haines, les passions s'y tairont, et l'humanité, à l'exemple de la Nature, se montrera sous des traits nouveaux; pour un jour, la paix sera universelle, et les foules iront dans les parcs, ces jardins de tout le monde, y boire à pleines lèvres les folles brises que nous apporte le printemps.

Mais ce repos d'un jour ne fera pas perdre de vue les grands projets qui s'élaborent ici et là dans l'intérêt du Commerce et de l'Industrie, ni les problèmes qu'étudie la Science toujours en éveil, toujours active.

A la Nouvelle-Orléans, pour parler de choses que nous touchons du doigt, qu'on nous permette d'ainsi écrire, la grosse question du jour est l'Exposition que nos concitoyens veuillent organiser pour célébrer convenablement un des événements qui marqueront le plus dans l'histoire des temps modernes: l'ouverture du canal de Panama, de ce canal qui servira de trait d'union à deux grands océans, et qui donnera à la navigation une impulsion nouvelle; c'est, du moins, ce que prédisent les partisans les plus ardents du canal et que tout le monde espère.

Mais si, comme l'annoncent les savants, la comète Halley venait à voisiner trop près avec la Terre, nous pourrions bien en éprouver quelque désagrément.

D'après une de nos dépêches d'hier, elle commencerait déjà à poindre à l'horizon ; sa queue aurait été visible à l'œil nu à Walla Walla, villette dont le nom sonne un peu comme voilà! voilà!

Les savants ne sont cependant pas toujours sérieux; il ne leur est pas défendu de rire, quand ça ne serait que par hygiène, ils en ont le droit, et ne s'en privent pas.

Les prédictions sinistres des astronomes au sujet de la rencontre de la comète avec notre planète ont jeté la terreur dans bien des milieux, ont affolé tant de personnes, qu'en certains pays d'Europe les gouvernements ont dû prendre des mesures pour ramener le calme dans les esprits.

Quoiqu'il arrive, attendons-en l'heure avec philosophie, avec sérénité, et jouissons de l'heure présente, ce sera toujours autant pris sur la fatalité. Célébrons la fête de ce jour avec l'espoir que ce ne sera pas la dernière ; l'espérance, toute trompeuse qu'elle est, a dit La Rochefoucaud, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

150 Francs le Litre

Savez-vous que l'apparition des petits pois en cosse sur le marché parisien provoquait au XVIIe siècle une émotion dont nous n'avons plus aucune idée ? On ne reculait devant aucun sacrifice pour enlever ces primeurs. Amelot de la Houssaye nous apprend que le prince Henri, père du grand Condé, qui faisait son marché lui-même, les paya jusqu'à 100 francs le litron, et ce n'était pas là un fait extraordinaire ; car, dans la "Comédie des coteaux ou des friants marquis" représentée en 1665, un personnage déclare ne manger de ce précieux légume que quand il'est à ce prix. Bien mieux, dans une "Vie de Colbert," imprimée en 1695, nous lisons que "c'est une chose étonnante de voir des personnes assez voluptueuses pour acheter des pois verts cinquante écus le litron." Et l'année suivante, Mlle de Maintenon écrivait : "Le chapitre des pois dure toujours : l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé, et la joie d'en manger encore sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours." A cette date, le litre de petits pois se payait couramment 150 francs. Que diriez-vous, chère madame et lectrice, si un pareil article figurait au livre de dépenses de votre cuisinière ?

Mémoires de Comédien.

Chronique parisienne :

Le compartiment des comédiens vient de s'enrichir d'un document nouveau, le "Journal d'Edmond Got", le sociétaire de la Comédie-Française, publié par les soins de son fils, M. Médéric Got.

Le premier volume vient de paraître. Il est curieux, intéressant. Il commence en 1822, à la naissance de l'auteur, et nous conduit jusqu'en 1856.

"Le style, c'est l'homme...." a dit Buffon et, cette fois, rien n'est plus vrai, car en ce "Journal" — c'est plus, en effet, un "Journal" que des "Mémoires"— formé de notes prises au jour le jour, on retrouve admirablement l'homme qu'était Got, celui dont son camarade Thiron disait : "Il ne pourra jamais jouer les rondeurs....il a trop d'angles ! "

C'était un fort honnête homme, mon ami Got, mais d'aspect un peu grognon, brusque de parole, saccadé, avec un fond de misanthropie. Il y avait, d'ailleurs, dans cette "manière" peut être plus d'apparence que de réalité vraie. Car c'était, je crois, un faux Alceste, égoïste et bonhomme à la fois, chez qui la timidité prenait souvent forme brutale. Il était sans doute de ces timides méconnus qui se déguisent par une fierté inopportune et une froideur déconcertante. Alexandre Dumas fils était, lui aussi, de ceux-là. Got, qui fut son contemporain et son ami, me paraît appartenir à la même école, celle des poltrons, qui font du bruit en traversant la forêt, afin de prouver qu'ils n'ont pas peur.

Par exemple, ce qu'on ne saurait reprocher à son caractère, c'est un manque de franchise ou de sincérité. Personne plus que lui ne fut franc et sincère. Et ce sont là deux qualités qui éclatent à chaque ligne de son journal, avec de belles explosions de conscience. On comprend, tout de suite, à première lecture, qu'il dit bien ce qu'il a vu, et comme il l'a vu. Il ignore l'art de farder la vérité—que cela est précieux ! —et ce qu'il écrit est écrit en couleur, mais sans prétention littéraire, à la "bonne franquette". Entre nous, n'est-ce pas que cela est mieux ainsi ?

Dans une note trouvée parmi ses papiers, note écrite au courant de la plume, il vous explique, de lui-même, avec un sans-façon qui me paraît charmant, parce qu'il est destructif de toute prétention ou de tout malentendu : "Je voulais retaper et repiquer ces notes—dit-il— par un sentiment de propreté littéraire, afin de pouvoir les relire si l'envie m'en prend un jour. Mais, ma foi, j'y renonce pour aujourd'hui. Ayons donc cette impertinence de continuer sinon de monologuer à jet continu, du moins de parler de tout, à bâtons rompus, comme avec un interlocuteur imaginaire, et disons tout droit les choses, comme elles viendront, sans retouche, ni cérémonie aucune. On ne se gêne pas quand on se sait seul...."

—

On ne saurait mieux dire ni donner un aspect plus exact de ce journal. Or, j'avoue que ce qui m'en plaît précisément c'est son caractère de sans-façon et de sincérité.

Puis, ce qui en augmente encore l'intérêt, c'est que son auteur ne "tartine" pas sur lui-même. Le moi n'y déborde pas à chaque ligne, comme il arrive parfois, et ça n'est pas l'insupportable autobiographie coutumière. Il dit plus encore "ce qu'il a vu" que "ce qu'il a fait". Et quand le comédien a le courage de s'oublier quelque peu, ses mémoires forment comme une sorte d'histoire anecdotique d'une époque qu'on regarderait par le gros bout de la lorgnette.

Quant à moi, j'avoue avoir un grand faible pour les mémoires de comédiens. Dans tous il y a quelque chose à prendre, et, dans le nombre, il en est qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Je ne sais rien de curieux et de suggestif comme les "Mémoires de la Clairon". C'est presque l'histoire d'une société, et non de la moindre, que l'aventure singulière de cette comédienne qui fut le caprice, la fureur de son époque, qui, partie de très bas, parvint au plus haut, connut toutes les splendeurs du luxe, pour finir ses jours dans la plus affreuse des misères.

Quel roman sinistre !

Et les "Mémoires de Fleury"? Ceux-là, qui furent publiés dix ans avant sa mort, en 1835 et 1836, rédigés sur des notes recueillies par lui, au jour le jour, sont tout à fait particuliers, dans la forme d'une bonhomie spirituelle. Ils fourmillent d'anecdotes, la mine est inépuisable, et ces anecdotes il les conte avec une verve délicate d'une exquise finesse.

Il en a à conter, car il en a vu de toutes les couleurs. Il a traversé la Révolution et faillit y laisser sa tête. On l'exalta quand il joua les "Victimes cloîtrées", mais comme il joua aussi l'"Ami des lois" et "Paméla". Il fut arrêté comme suspect et condamné à mort. Sans le secourable 9 thermidor, il portait sa tête sur l'échafaud. Quand il n'y aurait que le récit de cette période, ces six volumes vaudraient la lecture. Mais il y a bien d'autres choses, et les passages de l'Empire et de la Restauration ne sont pas moins intéressants.

Mlle Mars, qui fut l'intime amie de Fleury, elle aussi a écrit ses "Mémoires", ou plutôt, huit ans après sa mort, en 1855, Mme Roger de Beauvoir qui avait été sa camarade et son amie à la Comédie-Française, sous le nom de Mlle Doze, fit paraître, sous le titre "Confidences de Mlle Mars," une série de confidences curieuses, de récits attachants recueillis par elle dans les épanchements de l'intimité. Si on peut faire un reproche à ces récits, très bien tournés et écrits d'une jolie plume féminine, c'est peut-être un excès de discrétion

En les lisant, on ne saurait s'empêcher de penser à la réponse que fit Rachel au docteur Véron, lui demandant d'écrire ou de dicter son journal : "Une comédienne, dit-elle, ne doit pas écrire ses mémoires. Ce qu'il y a de plus intéressant dans sa vie, c'est précisément là ce qu'elle ne peut pas raconter...."

—

Moins discrète et moins réservée que ne furent Mlle Mars et Mlle Rachel fut Mlle George, dont le manuscrit a été publié, il y a un an, je crois, par les soins de M. Chéramy. Celle-ci, tout au contraire, se complaît en détails rétrospectifs, qui nous livrent Napoléon 1er sous un aspect trop inattendu.

Dernièrement ont paru les "Mémoires" de la danseuse Fanny Essler, qui sont loin d'être dénués d'intérêt. Et n'avons-nous pas eu les "Mémoires de Delaunay", mis en ordre et collationnés par le comte Fleury.

Nous n'en finirions pas si nous faisions ici un relevé complet. Je veux cependant citer encore, bien qu'apocryphes, les "Mémoires historiques de M. La Bussière" (Léonard 1803), parce qu'ils servirent de document à Sardou pour son drame du 9 Thermidor".

Enfin, je serais injuste si je ne signalais pas les chroniques très documentaires et très intéressantes que publie précisément, de temps en temps, en notre journal, M. Frédéric Febvre, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, série de souvenirs amusants, pris de droite, de gauche, au hasard de la rencontre d'actualité, qui ont la saveur et la sincérité de la "chose vue" et prennent l'intérêt encore plus grand, pour beaucoup d'entre nous, parce qu'ils nous rappellent des incidents et des personnages de notre vie contemporaine.

Et aussi le premier volume des "Mémoires de Mme Sarah Bernhardt", qui s'arrête vers 1872, et qui appelle les volumes suivants.

THEATRES.

TULANE.

"Three Twins", la comédie-musicale dont la première sera donnée ce soir au Tulane, est au dire des critiques une des meilleures pièces du genre. Elle a été jouée pendant une année entière au Théâtre du Herald Square à New York et pendant cinq mois au Whitney Opera House de Chicago, sans jamais lasser l'enthousiasme du public.

La troupe qui paraîtra ce soir au Tulane vient de faire une tournée triomphale dans les principales villes des Etats-Unis ; la mise en scène et les décors sont superbes et rien n'a été négligé pour offrir à notre public une excellente interprétation de cette nouvelle pièce.

CRESCENT.

A partir de ce soir et pendant toute la semaine la direction du Crescent donne "The Time, the Place and the Girl", une des jolies comédies musicales du répertoire qui a déjà été donnée avec succès l'année dernière dans notre ville.

L'excellent artiste Geo. Ebner tient le premier rôle, celui du personnage de "Happy Johnny Hicks", l'honnête joueur. Les autres rôles sont confiés à des artistes de valeur qui assurent une excellente interprétation de cette jolie pièce.

ORPHEUM.

Un autre brillant programme de vaudeville sera mis à l'affiche demain après-midi par la direction de l'Orpheum. Le numéro principal en sera une petite comédie dramatique intitulée "The Drums of Doom", scène de la vie politique américaine, interprétée par Mlle Minnie Seligman et M. William Bramwell.

Un numéro qui intéressera particulièrement les enfants sera celui présenté par le cirque du capitaine Maximilian Gruber, dans lequel paraît un jeune éléphant parfaitement dressé.

Les autres principaux numéros comprennent le quatuor Butler ; la troupe Carmen, équilibristes et gymnastes de grand talent ; Carlin et Clark, comédiens allemands et le trio "Tempest and Sunshine".

GREVE.

Le Comité de l'Union du Bâtiment a décidé de proclamer la grève contre l'entrepreneur George J. Glover, chargé de plusieurs travaux importants à la Nouvelle-Orléans, entre autres de la construction du bâtiment de la Banque Whitney, à l'angle des rues Gravier et St. Charles.

Une centaine d'ouvriers, peintres, charpentiers et serruriers employés à la construction de ce bâtiment quitteront en conséquence le travail lundi matin.

Le grief reproché à l'entrepreneur Glover est qu'il emploie des ouvriers ne faisant pas partie de l'Union.

M. JEAN PAUL TILLAC.

L'Art à la Nouvelle-Orleans.

Paris, dit un vieux cliché, ne s'est pas bâti en un jour ; il n'est pas devenu du jour au lendemain la Ville-Lumière, le centre de la civilisation, de toutes les élégances, de toutes les supériorités ; c'est ce qui nous console du rang un peu effacé qu'occupe la Nouvelle Orléans dans le groupe des grandes villes du monde et qui nous permet d'espérer que l'avenir lui sera clément ; lui ouvrira larges les portes de la prospérité, si comme tout l'indique, tout l'y encourage, elle continue sur la route du progrès où la voilà engagée, sa marche vers l'idéal qu'elle poursuit.

Il arrive parfois que les étrangers de passage à la Nouvelle-Orléans lui trouvent quelque attrait ; est ce sa typique physionomie, le caractere un peu français qu'elle a conservé et dont elle est fière, ou l'hospitalité de sa population ? Mais, ce qu'il lui arrive d'heureux, parfois aussi, c'est que les meilleurs de ces étrangers, des artistes souvent, lui trouvent assez de séductions pour l'habiter, et veulent bien y faire apprécier leurs talents.

Le cas vient de se produire, et il nous est agréable de le porter à la connaissance du public. Un artiste français d'un mérite reconnu, M. Jean Paul Tillac, dessinateur, graveur et peintre, arrivé à la Nouvelle-Orléans il y a deux ou trois semaines à peine, s'y est définitivement fixé et très probablement exposera quelques-unes de ses œuvres qui ont figuré au "Salon de Paris" et qui lui ont valu les plus flatteuses récompenses.

M. Tillac est né à Angoulême, en 1880. L'artiste qui était en lui se révéla à la première occasion. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, il fut aussi l'élève de MM. Gérôme et Cormon, pour la peinture et le dessin ; et des graveurs J. Jacquet et Waltner Massier; il fut pendant deux ans président de l'atelier Jacquet, et trois récompenses lui furent décernées, dont une le prix d'atelier, à l'Ecole des Beaux-Arts.

M. Tillac fut médaillé au Salon des Artistes Poitevins en 1903 ; reçut une mention honorable et une récompense au Salon des Artistes Français, juin 1904 ; exposa au Salon de 1904 à 1908 sans interruption, et au Salon de la Nationale du Champ de Mars en 1909.

L'artiste travaille beaucoup le blanc et le noir ; ainsi, nous avons sous les yeux une collection charmante de vues du Vieux Paris, rues qui n'ont pas encore disparu des quartiers du Marais et du quartier Latin, qui ont conservé leur caractère du moyen-âge ; dessins à la plume de la vieille ville Bourbonnaise de Montluçon dans l'Allier ; Eaux fortes originales de Paris et de Montluçon ; Gravures de reproductions, l'une d'après le Tableau de Vélasquez du Musée du Prado, Madrid, qui représente sa femme Juniata Pacheco ; l'autre, la Mise au Tombeau du Christ par Ribera, peintre de l'Ecole espagnole, au Musée du Louvre à Madrid.

M. Tillac a exécuté ses dessins sur l'objet ; il est allé lui-même choisir les coins qui lui paraissaient les plus intéressants, et a reproduit sur le papier avec autant d'exactitude, de fidélité que l'eût fait la photographie, ici, les pignons d'un pâté de maisons, là, la flèche ou le dôme d'une église, plus loin le mouvement de la rue, piétons et véhicules s'entrecroisant ; tout cela avec le souci des détails de l'artiste consciencieux, et cette hardiesse, cette allure, cette autorité de crayon ou de pinceau que donne une maîtrise parfaite de l'art.

L'artiste se propose de dessiner nombre de points intéressants du quartier français de notre ville où sont des batisses qui trahissent par leurs architectures diverses l'époque et sous quelle domination elles ont été construites.

Souhaitons autant dans l'intérêt de l'Art que pour qu'en jouissent les gens de goût, les connaisseurs, que M. Tillac expose ses œuvres dans quelque salle publique.

Voyages de noces coûteux

Les millionnaires estiment ne pouvoir faire moins que d'occuper leur lune de miel à quelque expédition polaire ou équatoriale : M. et Mme Penfield viennent de rentrer d'un voyage de noces vers le Haut Nil qui leur coûta la bagatelle de 500.000 fr. tandis que le comte et la comtesse de Lesdain dépensèrent pour une expédition à travers le Thibet près de 300 000 francs. Enfin M. Max Fleischman emmena vers le Pôle sa jeune femme. Ils en rapportèrent 80 rennes, 100 phoques et 32 ours blancs. Il est vrai qu'ils y laissèrent près de 400 000 francs, somme qui constituerait à elle seule un capital envié par bien des jeunes ménages pour s'établir.

Les cygnes de la Tamise

De par un usage immémorial, les nombreux cygnes qui vivent sur la Tamise en amont de Londres, appartiennent à la Couronne anglaise. Ils s'y sont multipliés dans des proportions incroyables, si bien qu'ils sont une gêne constante pour les amateurs de canotage. A l'approche des régates de Henley qui rassemblent sur le fleuve des milliers d'esquifs, les agents royaux, spécialement appointés pour protéger les gracieux oiseaux, les capturent et les amènent dans un enclos, d'où ils ne sortiront pour reprendre possession de leur liquide domaine qu'après la "Grande Semaine".

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 mars 1910.

I.—La Faiblesse Humaine, troisième partie, par M. Paul Margueritte.

II— Le Roman Français. — III. L'Ame Généreuse. — La Princesse De Clèves, par Victor Cherbuliez.

—III. Lettres Particulières du Roi Louis-Philippe et du Prince de Talleyrand au Ministre des Affaires Etrangères. — Guerre de la Belgique contre la Hollande (1831), par M. le comte Horace de Choiseul.

IV. — La Jeunesse et la famille d'Alfred de Vigny, d'après ses mémoires inédits, par M. Ernest Dupuy.

V. — Romanciers Anglais Contemporains.—Mme Humphry Ward, par M. Firmin Roz.

VI. — Une Vie D'Impératrice, par M. Ernest Daudet.

VII. — Poésies, par Mme la comtesse de Noailles.

VIII. — Revue Dramatique. — La Vierge Folle, au Gymnase ; — Une Femme Passa, A La Renaissance ; — Boubouroche, — L'Imprévu, — Le Peintre Exigeant, A La Comédie-Française ; — La Flamme Au Théâtre-Réjane ; — La Bella, Au Théâtre Sarah-Bernhardt, par M. René Doumic, de l'Académie française.

IX. — Revue Musicale. — La Forêt, — La Fête Chez Thérèse. A L'Opéra, par M. Camille Bellaigue.

X. — Revues Etrangères. — Un Nouvel Auteur Dramatique Allemand : M. Thadée Rittner, par M. de Wyzewa.

XI. — Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

XII. —Bulletin Bibliographique.

Eve répondra. Ah ! elles ont une volonté, les jeunes filles d'aujourd'hui ! Et des idées ! Le mariage n'est pas du tout pour elles ce qu'il était pour leurs grand'mères. Dans leurs rêves les plus audacieux, celles-ci n'envisageaient que tendresse et amoureuse obéissance, ce qui ne les empêchait pas de porter fort joliment la culotte, à l'occasion... En ces temps-ci, le mariage, c'est une association où l'on veut les droits égaux pour les deux parties, et on n'a jamais tant exigé, réciproquement, d'un contrat que la facilité du divorce rend fragile et transitoire. Jadis, vous comprenez, quand on se mariait, c'était pour longtemps, et on s'armait de patience. Tandis qu'à présent !.... Bref, pour parler franc, je ne suis pas le moins du monde certain qu'Eve accepte M. de La Ville-Salanzac....

—Refuser serait de la folie ! clama Mme de Sauvelaye outrée.

—Songez, ma bonne amie, qu'elle vient de décliner les demandes du marquis de Sivron et du vicomte de Chastelloix.... Et je ne cite que pour mémoire le jeune Monterabeau.

—N'est-ce que cela ? objecta Mme de Sauvelaye avec un triomphant sourire. Oh ! ce n'est pas à comparer, mon ami ! Ce n'est pas la même chose.... pas la même chose du tout !

—Hum !..... Hum ! fit le comte Lothaire, mal convaincu.

—Croyez-moi, poursuivit la baronne, causons avec Eve sans retard. Vous verrez qu'elle ne se fera pas trop prier. C'est si séduisant, pour un jeune front, une couronne de duchesse !

—Eh bien ! concéda M. de La Luzernière, las de lutter, mais toujours désireux d'éviter à sa vieille amie le premier choc de l'intransigeante franchise d'Eve, eh bien ! je monte la trouver. Si elle consent à descendre, elle vous répondra elle-meme.....

—Parfaitement, mon ami ! opina Mme de Sauvelaye enchantée. Allez ! Allez !

Au bout de quelques minutes, Mlle de La Luzernière, mise au courant par son oncle, entrait dans le salon. Son beau visage avait une expression sérieuse, presque sévère ; le rapprochement de ses fins sourcils disait la volonté tendue, et elle répondit froidement aux effusions coutumières de la baronne.

—Madame, articula-t-elle d'un ton posé, aussitôt qu'elle pût dégager ses mains et s'asseoir en face de sa sémillante interlocutrice, je vous suis mille fois reconnaissante de la démarche que vous prenez la peine de faire auprès de nous. Je reconnais tous les avantages de l'union que vous voulez bien me proposer, et j'ajoute que j'apprécie, comme je le dois, l'honneur que me fait M. de La Ville-Salanzac en recherchant ma main....

Exultante, Mme de Sauvelaye se tourna vers le comte Lothaire, qui écoutait, sans mot dire, un sourire à la fois narquois et mélancolique errant sur ses lèvres fines.

—Là ! qu'est-ce que je vous disais !

—Ces points bien établis, continua Eve sans s'arrêter à l'interruption, j'ai le regret de vous déclarer que je ne suis pas disposée à me marier encore.... Je ne sais même pas si je m'y déciderai jamais....

—Comment, comment ? s'écria la baronne suffoquée. Ce n'est pas possible.... vous n'avez pas bien compris, ma chère enfant !...

La jeune fille l'arrêta, d'un geste coupant :

—Veuillez croire, madame, que je me rends parfaitement compte de la portée de mes paroles : aussi, je vous saurai gré de ne pas insister.

La phrase avait été prononcée avec une fermeté telle que, malgré son ordinaire assurance, Mme de Sauvelaye sentit l'inutilité de toute pression, directe ou non.

Elle se leva, pâle de dépit.

—Soyez tranquille, ma chère petite, répliqua-t-elle sèchement, en repoussant d'un hautain mouvement de tête les atténuations que le comte Lothaire et Eve elle-même s'efforçaient d'apporter à la forme un peu cassante de ce refus, je n'insisterai pas ; je n'ai que trop insisté déjà pour la dignité de M. de La Ville-Salanzac, qui me blâmerait, s'il le savait. Puisque vous méconnaissez vos intérêts, il ne m'appartient pas d'en avoir plus de souci que vous.... Je souhaite seulement que vous n'ayez pas à regretter dans l'avenir d'avoir si légèrement décliné une proposition flatteuse.... et qui, présentée par moi, de qui vous ne pouvez nier l'amitié eût peut être mérité un plus long examen....

Sur ces mots, qui rappelaient, fort dignement les égards dus à son patronage, Mme de Sauvelaye, glaciale, prit congé.

Eve la salua respectueusement et le comte Lothaire la reconduisit, murmurant à demi voix d'affectueuses excuses que la baronne continuait à repousser du même mouvement d'orgueil buté.

Lorsqu'il revint, le vieillard trouva sa nièce debout au milieu du salon, à la place où il l'avait laissée, le front assombri et l'air lointain.

—Il faut que je te gronde, ma petite Eve, dit-il d'une voix où tremblait un reproche.

Elle le regarda avec étonnement :

—Pourquoi donc ? Ai-je donc outre-passé mes droits en refusant sans appel une offre qui me déplaisait ?

—Certainement non. Tu sais que je te laisse libre d'organiser ta vie à ta guise et, par conséquent, d'accepter ou de refuser, à ton gré, les partis qui se présentent, me réservant seulement de te faire mes observations. Mais, en raison de l'amitié ancienne qui me lie à Mme de Sauvelaye et des services qu'elle nous a rendus pour tes débuts dans le monde, j'estime que le refus, cette fois-ci, aurait gagné à être formulé avec plus de ménagements.

—C'est très juste ! reconnut Eve avec franchise, et telle était bien mon intention. Le malheur est que cette pauvre baronne m'a impatientée par sa façon autoritaire de m'imposer son candidat, et comme je ne peux souffrir que l'on veuille ainsi disposer de moi, je n'ai plus songé qu'à en finir au plus vite. Tranquillisez-vous, mon cher oncle, je ferai en sorte qu'elle me pardonne.

Le comte Lothaire eut de la main un signe qui effaçait l'incident :

—Je devais t'indiquer à propos d'une petite réparation.... Ainsi, nous aurons rempli tout notre devoir, et je connais trop Mme de Sauvelaye pour craindre qu'elle persiste à nous tenir rigueur.

"Une fois dissipée, la contrariété d'amour-propre causée par un échec sur lequel elle était loin de compter, ma vieille amie sera incapable de nous garder rancune car elle est excellente au fond.... Ce n'est pas cela qui me préoccupe...."

Il se tut pensif, et, vaguement intriguée, Eve questionna :

—Qu'est-ce donc qui vous préoccupe, alors, oncle Lothaire ?

Il releva sur elle ses bons yeux pleins de tendresse inquiète.

—La résolution soudaine que tu as exprimée. Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? mon enfant, cette intention de ne pas te marier ?

—Pourquoi donc ne le serait-ce pas ? répondit-elle bravement.

Puis, s'apercevant de la tristesse que ces paroles causaient au vieillard, elle vint à lui et lui passa câlinement les bras autour du cou :

—Suis je donc si blâmable de ne pas vouloir quitter mon bon oncle ?

M. de La Luzernière secoua la tête :

—Je suis bien vieux, ma chérie, dit-il d'un accent de douceur mélancolique; tu ne m'auras pas toujours.. pas longtemps, peut-être.... Et je serais content, avant de partir, de te savoir l'appui moral d'un mari, d'un foyer. Parce qu'avec ton cœur aimant et ta tête vagabonde, tu n'es pas faite pour vivre seule, ma pauvre enfant....

Le visage d'Eve s'assombrit de nouveau ;

—Mieux vaut vivre seul que de voir liée pour l'existence à un être indigne de soi ! répondit-elle d'un ton farouche. Et je puis, sans excès d'orgueil, les juger indignes de moi, ces pantins frivoles, pis encore, ces jeunes fats, désespérément pratiques, qui m'ont obsédée tout l'hiver de leurs hommages intéressés ! Ah ! il serait joli, l'appui moral que m'offrirait l'un de ces égoïsmes uniquement occupés de se réaliser ! Oui, plutôt la solitude jusqu'à la mort !

—Mon enfant, mon enfant, tu exagères ! jeta le comte navré.

Elle poursuivit sans l'entendre :

—Je suis la dernière de notre nom, n'est-ce pas, mon oncle ?

Les traits fins du comte Lothaire s'altérèrent profondément. En proie à un trouble intense, ses mains délicates agitées d'un tremblement soudain, il bégaya :

—Mais.... oui.. sans doute..

Trop absorbée par la poursuite de son rêve intérieur pour remarquer le subit désemparement de ce vieillard à l'âme limpide, Eve, le regard droit devant elle, comme pour interroger l'espace au delà de son horizon, reprit avec une fierté jolie qui, en toute autre circonstance, eût charmé le comte Lothaire :

—Vous me parliez tantôt, mon oncle, de ce passé sans reproche qui, plus que la fortune et l'ancienneté même, constitue le haut héritage de notre maison. Comme vous, je m'enorgueillis de ces traditions et je veux un compagnon qui sache les continuer, qui mérite d'en partager avec moi la tâche. Ou bien, je ne me marierai jamais !

M. de La Luzernière s'était remis. Seule, la légère contraction qui demeurait au coin de sa bouche dénonçait le choc secret qu'il venait de subir. Grave, il repartit :

La suite à dimanche prochain.